

Carl Gustav Jung et la « boue » des « meilleures choses »

Article paru dans l'édition du 19.02.04

Avec « L'Ame en jeu », Roberto Faenza met en scène une « affaire » psychanalytique.

En 1905, un couple russe, de famille juive aisée, fait interner sa fille Sabina, qui présente des symptômes d'hystérie et d'anorexie, dans la clinique du docteur Bleuler, initiateur de la nouvelle psychiatrie. Après un traitement brutal de douches froides et de camisoles barbares, la patiente est prise en main par le disciple de Bleuler, un jeune médecin nommé Carl Gustav Jung, qui s'intéresse aux choses occultes et cherche à entrer en contact avec ses malades, à les comprendre intimement.

Brouillant les notions d'amour et de transfert, Jung guérit Sabina en la séduisant. Sous l'oeil jaloux d'Emma, l'épouse de Jung, la cure s'achève par une fiévreuse passion entre le thérapeute et sa patiente. Otage de Sabina, qui menace de faire un scandale s'il refuse de lui faire un enfant, Jung confesse sa liaison à Freud : « Je suis toujours resté envers elle dans les limites d'un gentleman, mais je ne me sens malgré tout pas très propre aux yeux de ma conscience un peu trop sensible, et c'est cela qui fait le plus mal, car mes intentions ont toujours été pures. Mais vous savez bien que le diable peut employer les meilleures choses pour produire la boue... »

LA CURE PAR AMOUR

Aussi romanesque que soit le personnage de Sabina, il n'est pas le fruit de l'imagination des scénaristes de ce film de facture très classique. Sabina Spielrein a réellement existé. Après avoir harcelé Jung, puis contacté Freud, qui lui avait conseillé de faire son deuil de cette relation, elle devint psychanalyste et épousa un médecin russe. Adeptes de la doctrine freudienne, elle se trouva au centre du débat sur la schizophrénie, exemple brûlant de la cure par amour, avant d'oeuvrer dans la pédologie et de soigner par la psychanalyse des enfants difficiles et délinquants. On lui doit la notion de pulsion destructrice et sadique, d'où naîtra celle de pulsion de mort. En butte au régime stalinien et à l'antisémitisme, elle fut abattue par les nazis en 1942.

Depuis plusieurs années, Hollywood projetait de consacrer un film à cette héroïne du traitement des dérives psychotiques. Plusieurs stars s'étaient déclarées prêtes à l'interpréter. C'est, en dépit d'une mise en scène très propre, avec une certaine humilité que Roberto Faenza signe cette adaptation à peine romancée d'une « affaire » qui, dit-il, le fascine moins dans son aspect médical qu'à cause de la culpabilité ressentie par Jung : « Il est étonnant que Jung ait reculé avec tant d'effroi face à l'acte pratique de la passion amoureuse, son seul souci étant d'étouffer le « péché » plutôt que de s'occuper de la matière incandescente. »

Le film retrace deux histoires en parallèle. Celle de Sabina, brillamment interprétée par une Emilia Fox à la fois fragile et inquiétante, et celle de Marie Frankin Spielrein, une jeune étudiante française (Caroline Ducey) qui, quatre-vingts ans plus tard, vient faire des recherches à Moscou pour reconstituer le parcours de Sabina et savoir si elle a un lien de parenté avec elle. Là encore, la réalité donne un coup de pouce inespéré à la fiction. Il s'avère qu'en s'intéressant au cas Sabina, le grand spécialiste de la psychologie infantile Bruno Bettelheim avait rencontré une certaine Menilche Spielrein, nièce de Sabina, qui avait constitué un dossier d'archives.